

ble aohova de lo décider. —Fuir ! dit-il à l'interprète, impossible ! No voyez-vous pas qu'un premier signal du beau-père, les cinq cents sabres des Japonais qui nous entourent luiraient au soleil ! Il est un autre moyen de nous tirer d'affaire ; le prince Kaïdo a disparu, on m'a pris pour lui, on m'a fait épouser sa fiancée ; eh bien, je conserve mon rôle, je reste le prince de Miko, heureux époux de la belle Yamida ! Prenez la parole, prévenez l'assistance qu'une conspération de partisans du mikado vient d'être découverte, et que le prince prie tous ses amis de rentrer bien vite à Miko pour organiser la résistance.

L'interprète, épuisé de la hardiesse de Farandoul, hésitait ; un geste énergique de notre ami lui donna du courage. S'adressant alors aux Japonais étonnés, il les avertit avec emphase de la découverte d'une conspération contre la vie du prince de Miko et annonça l'intention du faux prince de combattre énergiquement les révoltés.

Il n'y eut qu'un cri parmi tous les nobles japonais ; les sabres brillèrent au grand effroi des dames, et toute l'assemblée jura de combattre jusqu'à la mort pour les droits du prince et la liberté de la province de Miko.

Profonds de Penthouseism, murmura Farandoul à l'oreille de l'interprète ; vite en route pour Miko !
Déjà les dames étaient conduites jusqu'à leurs nommons par des serviteurs empressés. Tous les hommes, pères, frères, maris ou parents, se rangeaient sur les côtés le sabre à la main. Farandoul vint le dernier avec Yamida un peu effrayée ; il la mit galamment dans son nommon, lui montra ses quatre sabres pour la rassurer sur les dangers de la route, et fit signe aux porteurs de se mettre en route.

Sur un ordre de l'interprète, des hommes de l'escorte avaient des chevaux pour le faux prince et ses amis. Farandoul sauta en selle ; immédiatement, Mandibul et ses marins en firent autant et vinrent se ranger, sabres nus, autour de Farandoul.

—Voilà donc, se disaient les daimios en chevauchant, pourquoi le prince Kaïdo est venu à son mariage armé jusqu'aux dents et la tête ouverte du casque. Malgré les dangers de la situation, le galant prince n'a pas voulu que son mariage avec Yamida fût retardé d'une minute, mais il a pris ses précautions. Les guerriers à trois sabres qui l'entouraient paraissent être des hommes solides, et il n'eût pas fait bon les attaquer.

Pendant que Farandoul, devenu prince de Miko, galopait avec sa femme Yamida sur la route de Miko, le vrai prince Kaïdo, jeté garroté et bâillonné dans un nommon fermé, était conduit à marches forcées par les conspirateurs vers Fatouma, seconde ville de la province, où l'étendard de la révolte avait été arboré le matin même.

Le pauvre Kaïdo était bien triste. Décidément ses ennemis ne voulaient pas lui laisser le temps de fléchir le destin ! S'ils ne l'avaient enlevé qu'après le mariage, il eût encore espéré. L'oracle aurait eu toute facilité pour s'accomplir pendant sa captivité ; mais les conspirateurs ne lui avaient même pas laissé cette chance !

Revenons à nos amis. La nuit était venue quand le cortège se présenta aux portes de Miko. On courut jusqu'au palais ; là, cinq ou six grands personnages voulurent haranguer le prince.

—Quels sont ces hommes ? demanda tout bas Farandoul.
—Les ministres du prince, répondit l'interprète.

—Diable ! Il ne faut pas qu'ils m'approchent. Arrêtez-les, dites-leur que j'accepte leur démission. Ils n'ont pas su prévoir les troubles, qu'ils rendent leurs portefeuilles ! Allez, parlez ! soyez sévère ! Révoquez tous les

fonctionnaires et renvoyez tout le personnel du palais. Je fais maison nette.
Pendant que Farandoul, après avoir reçu la bénédiction du beau-père, gagnait un peu au hasard ses appartements avec la jeune Yamida, on s'entretenait, dans la foule des officiers du palais, de la sévérité du prince envers ses ministres. Ce fut bien pis lorsqu'on vit toutes les personnes de la maison particulière de Kaïdo quitter le palais et laisser leurs postes à seize guerriers cuirassés et casqués comme pour le combat.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 5 JAN. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés au plus.

Années : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FÉLIXTRAULT & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 25 Rue St. Gabriel

Boite 325.

CAUSERIE

J'arrive bien tard, chers lecteurs, pour vous présenter mes souhaits de bonne année et depuis cinq jours on a dû vous en faire de toutes les couleurs. Aussi je ne vous causerai pas que je suis excessivement embarrassé et que je ne sais vraiment plus que vous dire.

Je vous souhaiterais bien une bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours, mais on a dû vous répéter cela au moins une centaine de fois depuis le premier de l'an et si vous n'êtes pas heureux en 1884 vous serez... bien malheureux et ce ne sera pas la faute de vos amis.

Pour vous, vieux célibataire enragé, je ferais des vœux pour qu'une douce main d'ange vint froter au plus tôt vos rhumatismes, mais on a dû vous promettre une petite femme à Pâques, et vous n'auriez que l'air de mes souhaits car si vous ne l'avez pas à Pâques, vous l'aurez probablement à la Trinité, ou vous y mettez de la mauvaise volonté.

Je vais donc procéder autrement et sans plus tarder, je commence.

Je souhaite :

A mes lectrices, l'écrème de la barbe de toute la rédaction ;

A "ma tante" des ciseaux tout neufs, les siens devant être complètement usés ;

A "monsieur Ernest" beaucoup de succès dans le bois... et ailleurs.

A nos dignes échevins, une arche de Noé pour leur permettre de faire une étude spéciale des dangers que présentent les bêtes à cornes... et sans cornes.

Au grand L. A. Sénécal, un pectin perfectionné pour qu'il ne perde pas l'habitude de tirer les flechettes.

A notre grand-vicaire une nouvelle excursion aux Folies-Bergères et une succulente queue de castor.

Au critique musical de la Minerve une bonne salade de homard pour lui faire perdre le goût des tartines italiennes qu'on lui a servies la semaine dernière.

A la bonne d'enfants, une boîte de soldats.

A l'illustre Charles Thibault, six bouteilles de benzine aromatisée et autant de flacons d'eau de Cologne.

A mon ami Ernest Desrosiers une douzaine de poignes en ivoire et un petit crachoir de poche.

A la maman maladroite, un bébé incassable.

A notre père national et au Cyrien de la Patrie, deux petits di-

tionnaires Bénéard, son Larousse étant à moitié déshiré.

A toutes les vieilles filles, une petite grande largeur.

A la belle-mère une livre de chocolat... à la crème.

Quand arrive l'époque du premier jour de l'an, alors qu'une moitié du genre humain se dispose à exploiter l'autre, je me rappelle toujours avec plaisir le quatrain bien connu :

Le plus avare homme de Kennes
Repose sous ce marbre blanc ;
Il mourut le premier de l'an
Pour ne pas donner des étrennes.

Je l'admire, moi, ce brave pingre ; il ne fait pas comme ceux dont je vous parlais la semaine dernière, chers lecteurs, qui s'absentent pendant une semaine à cette époque de l'année et dont je vous conseillais de ne pas suivre l'exemple. Non, il fait mieux que cela, et si le cœur vous en dit, rien ne vous empêche de l'imiter.

Pour faire une niche aux exploités de la bonne année, cet intelligent renvoie ferme brusquement le rob net de son existence. Je me découvre devant ce martyr du chantage ; et ce prix de devoir accompli, je commande à mon imagination de me faire assister à la scène qui suivit cet héros que trépas.

J'aperçois alors la horde de quinquardevins grimper allègrement l'escalier de ce noble Harpagon. La courtoisie est dans tous les yeux, les bouches s'exercent à grimacer des sourires, les figures suivent la plus obsequieuse platitude. Chacun prépare in petto une de ces phrases banales et laxatives capables de donner des nausées aux âmes les plus fortement trépanées.

Les voilà sur le palier. Ils sourent. La vieille servante qui vient ouvrir est impitoyablement criblée de souhaits, bombardée de compliments, fondroyée de vœux. Sans se déconforter par ces manifestations aussi sincères que spontanées, la gouvernante conduit la bande d'écumbeurs devant le cadavre de son maître.

Le défunt paraît s'être endormi du dernier sommeil en rêvant à sa bonne charge : ses lèvres blêmes et crispées ricanent encore. Quelque chose de narquois persiste en son rictus rigide. Ce mort semble narguer les vivants et se moquer de ses visiteurs !...

Voyez-vous d'ici, chers lecteurs, le morne et grotesque dédainement de cette nuée de combataux ? Ne savez-vous pas, comme moi, l'épatolement du cordonnier, la stupefaction du commerçant de cendres et de guenilles, l'effarement du charretier, la consternation du vidangour, l'écrasement du seigneur de bois ? Quel rude soufflet, mon oncle ! S'attendre à paiper des étrennes et ne recevoir que le sourire sardonique d'un mort : cela ne paraît-il pas passer, au besoin, pour le comble de la déception ?

Cependant la mente de chiens affamés bat en retraite, et j'entends l'escahier retentir de ses aboiements :

—Ea r'la un vieux butor !

—Y a des gens qui savent pas vivre !

—Espèce de cancre !

—Piguouf !

—Vieux serro-la-poigne !

—Baise-la-piastre !

—Espèce de chamoau !

... Ceci vous explique pourquoi, chers lecteurs, lorsque revient le premier janvier, j'éprouve beaucoup de plaisir à évoquer le souvenir de ce bon vieil avare de Kennes. Comme les héros de l'antiquité, il n'hésita pas à s'immoler pour donner au monde un sublime enseignement :... la seule chose peut être, qu'il eût jamais donnée de sa vie.

Un jeune sous-lieutenant de l'armée anglaise, en garnison dans l'Inde venait d'obtenir un congé de quelques jours pour cause de maladie. Comme il voulait prendre un repos

absolu, il se rendit dans une petite ville voisine et descendit au meilleur hôtel. Mais souvent l'homme propose et... les circonstances disposent.

Le lendemain de son arrivée notre jeune militaire raconte une ravissante enfant de dix-huit ans, blonde et belle comme un ange et il en devint de suite éperdument amoureux. Trois jours après il avait demandé la main de la jeune fille, avait été agréé et l'heureux jour avait été fixé. Il y avait bien cependant une petite objection. Le colonel à qui notre amoureux devait l'obédience était, comme tous les anglais, excessivement rigide en fait de discipline, et il existait au régiment une règle qui défendait à tous les sous-lieutenants de désertir les saints drapeaux du célibat. De plus, ce colonel était l'ami intime du père du pauvre jeune homme, et il eût de son devoir d'empêcher l'union projetée.

Il adressa donc au sous-lieutenant un télégramme aussi péremptoire que laconique et conçu en ces termes :

"Ralliez-vous de suite" (Join at once).

En recevant cette fatale dépêche le brave enfant de Mars fut frappé d'épouvante et le plus sombre désespoir envahit son âme. Que faire ?...

Il se rendit sans plus tarder chez sa douce fiancée et lui montrant la malencontreuse missive il fondit en larmes. "Méfias ! s'écria-t-il, que je suis donc malheureux ! Comme je ne veux pas faillir à l'honneur, il ne me reste qu'un parti à prendre ; je me tuerais !"

La jeune fille, puisant dans son amour une sagacité qu'on ne trouve d'ailleurs que chez la femme sut se montrer à la hauteur de la situation.

"Mais, je ne vous comprends pas, Arthur, répondit elle en baissant ses beaux yeux et en rougissant beaucoup, vous vous déssolez, quand vous devriez vous réjouir, si vous m'aimiez comme vous le dites. Quant à moi je suis enchantée de voir que votre Colonel approuve notre union.

Soulement je le trouve un peu pressé ; je ne serai jamais prête aussi vite que cela. Je ferai cependant mon possible, car il ne faut pas oublier, mon chéri, que vous devez l'obéissance à votre Colonel et qu'il vous faut vous conformer à ses ordres."

La foudre serait tombée sur sa tête que le jeune homme n'aurait pas été plus surpris. —"Mais tu ne vois donc pas que ce damné télégramme vient entraver tous nos plans ? Et pour parler comme tu viens de le faire, il faut que tu n'ou aies pas saisi le sens. Il dit péremptoirement : "Ralliez-vous de suite." (Join at once.)

La jeune fille rougissant de plus en plus, fixa son clair et limpide regard sur son fiancé et répondit avec une simplicité charmante : "Mais, c'est vous, mon bien-aimé, qui semblez ne pas comprendre toute bien heureuse dépêche. Votre Colonel vous dit tout simplement : ralliez-vous de suite (Join at once) ce qui, suivant moi, doit se traduire par "mariez vous immédiatement. Il est absolument impossible qu'il ait voulu dire autre chose, et encore une fois, c'est vous qui ne comprenez pas."

Un cri de joie s'échappa des lèvres d'Arthur : un intelligent sourire illumina sa figure et, s'inclinant profondément devant sa fiancée, il la remercia de son adroite explication.

Quarante-huit heures après l'heureux couple était marié et le jeune époux adressait à son colonel la réponse suivante :

"Vos ordres ont été exécutés. Nous nous sommes alliés de suite (we were joined at once).

Comme tous les esprits sont encore plus ou moins remplis de musique après la grande saison d'opéra italien que nous avons eue la semaine der-

nière, je terminerai par un petit épisode de la vie d'un musicien.

Un matin que Halévy orchestrait sa partition des *Mousquetaires de la Reine*, il entend chanter dans la cour de sa maison, l'un des motifs de sa nouvelle partition.

Surpris d'abord, il s'assure que cet air est bien le sien et passant tout-à-coup de l'étonnement au désespoir : "Je suis perdu ! s'écria-t-il, je n'ai plus d'idées... J'aurai cru de moi ce chant qui n'est qu'un souvenir, une reminiscence de quelque autre ouvrage... Je ne compose plus... je copie !..."

Puis il se ravise, s'informe du chanteur dont la voix aigre vient de lui causer une telle émotion... C'est un peintre en bâtiment, lui répond-on, qui lave et reblanchit la maison.

Il appelle le peintre et l'interroge en tremblant sur l'origine de l'air dont il accompagnait ses travaux :

—Ma foi ! lui dit l'artiste en plein vent, j'ai retenu ça d'un opéra que l'on répétait à l'Opéra-Comique pendant que nous restaurions la salle.

Cet opéra était celui qu'écrivait le maître Nous ne voudrions pas jurer que dans sa joie, il n'ait pas embrassé l'artiste !

CHRONIQUE

Allons, surnuméraire, mon ami, endosse ton frac et chausse tes escarpins. Madame Pitanchard restera chez elle ce soir.

Tu sais ce que parler veut dire. Une tasse d'eau chaude écourante, deux « Petits Alberts » pas davantage, trois sonates à applaudir, un monologue à réiterer, total ; une soirée d'ennui et douze sous d'omnibus.

Ne vaudrait-il pas mieux rester au coin du feu, dans ta chambrette du quartier latin entre ta bonne pipe, et le dernier roman d'Oleudorff ?

Il ne faut pas « blaguer » le service. Madame Pitanchard est rigide comme une barre de fer ; elle passe la revue de tous les surnuméraires et si tu manques l'heure de la signature, je veux dire de la tasse chaude, tu peux te fouiller ami surnuméraire pour ta gratification du premier de l'an.

A 9 heures sonnantes Madame Pitanchard, flanquée d'Aglaé et d'Eudalie est sous les armes.

Un dernier coup d'œil à la cuisine, la bouillotte chante, comme il est de son devoir ; le nord de crayato de M. Pitanchard est correct et Aglaé se tient suffisamment droite, les surnuméraires peuvent défilier à la parade.

Madame Pitanchard est une des fortes têtes du min'istère, une des colonnes du gouvernement.

Les propositions d'avancement passent toutes par ses mains ; malheur à l'éphébe assez incivil pour ne pas trouver ses petites soirées charmantes, la voix d'Aglaé ravissante... Mieux eût valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né ou que sa mère le jour de sa naissance lui eût attaché au cou une meule de moulin et l'eût jeté au plus profond de l'Océan. Surnuméraire il est, et surnuméraire il restera : il sera à jamais l'opprobre du ministère et on lui refusera même des travaux supplémentaires.

Heureux, trois fois heureux au contraire Gaëtan de Sainte-Ohose.

En voilà un garçon distingué qui dit le monologue, comme Coquelin lui-même, et accompagne au piano la plaintive Aglaé.

Et réservé, ma chère ; jamais plus d'un « petit Albert ».

Aussi, c'est l'espoir du ministère, il est sûr de son avenir, celui-là, et Aglaé rougit en le regardant à la dérobée.

C'est pour lui que sont faits les travaux extraordinaires, les sermons